Société française de philosophie

Hommage à Didier Deleule du 25 mai 2019

Catherine Kintzler

Chère Marie-France, chers amis,

Quatre personnes, en m'initiant à la gestion des choses intellectuelles, m'ont fait comprendre que cette gestion est elle-même un objet intellectuel : Michel Deguy, Jean Lefranc, Bernard Bourgeois et Didier Deleule – dans des styles et sous des aspects très différents. Un objet intellectuel, pas forcément un bien en soi, mais un objet sur lequel il convient de méditer parce que les enjeux n'en sont pas seulement moraux et politiques au sens courant du terme, mais véritablement moraux au sens des moralistes : jetant un éclairage souvent amer mais toujours légèrement comique sur l'humanité. Dans une célèbre Lettre, Descartes avoue à Elisabeth « qu'il vaut mieux être moins gai et avoir plus de connaissance » – mais il y a une gaieté de la désillusion que l'on trouve dans le *Traité des passions*. Cette gaieté lucide, chacun d'entre eux m'en a donné l'exemple, m'en a offert la pratique, laquelle est directement opposée aussi bien à la malveillance qu'à l'inaction.

Didier, ce fut d'abord une rencontre dans un séminaire de dix-huitiémistes, l'un de mes premiers contacts avec le monde de la recherche universitaire – j'aurais pu tomber plus mal ! Puis ce fut aussi un membre de jury CNU qui savait écouter, encourager. Sa présence ferme et chaleureuse, son regard attentif, sa voix souveraine et juste, étaient à la fois une annonce et une garantie de justice, l'assurance que tout ressentiment serait non seulement écarté, mais dénoncé. Sous ce regard, on pouvait se sentir apprécié mais jamais exposé, encore moins jalousé.

Chargée ensuite, dès ma première année de professeur d'université, d'accompagner un doctorant dont le directeur de thèse était subitement décédé, la tâche n'était pas très aisée, et je fis appel à Didier pour siéger au jury. La thèse était bonne. Le candidat – un collègue professeur de philosophie qui avait mon âge –, extrêmement posé, avait procédé à une soutenance austère, pénétrée d'esprit de sérieux et pour tout dire un peu compassée. Avec Didier (qui m'avait confié à la pause, dans ce rire olympien bouche fermée dont il était coutumier « Dis-donc, le collègue, on ne doit pas rigoler tous les jours dans sa classe ! »), ce fut un festival de gai savoir qu'il sut non pas introduire comme il est facile de le faire dans un dispositif qui a quelque chose du spectacle, mais révéler au sein même du propos et répandre sur l'ensemble de l'assistance, en mettant le candidat à l'aise.

Et puis en 2009 je retrouve Didier de manière durable, au sein du bureau de la Société française de philosophie. Les réunions du bureau se tenaient, ces dernières années, chez lui, grâce à l'accueil chaleureux de Marie-France. Ponctuées par les incursions d'un chat majestueux qui régnait outrageusement sur l'ensemble de la maisonnée, elles se terminaient invariablement par un apéritif. Durant dix ans de travail commun, sans jamais l'ombre d'un différend, Didier m'a appris à recevoir les inévitables ennuis – du genre pas de salle au dernier moment – comme des événements fondamentalement comiques. J'ai mesuré et admiré en lui l'équilibre si difficile à observer entre le moment du doute, de la pesée, et le moment de la décision, entre le moment où il faut faire tourbillonner les idées sans craindre l'étourdissement, et celui où il faut élaguer, éclaircir, trancher.

Cet art est millénaire, certes, et peu savent le pratiquer, mais il est aujourd'hui exacerbé, porté à sa difficulté maximale par ce qui devrait le faciliter, envenimé précisément parce qu'il est exalté par les moyens modernes de communication, par le brouillage et la perte de repères entre ce qui peut se dire et ce qui doit s'écrire. Vous avez reconnu cet objet hybride et diabolique qu'est le mél : apparemment volatile comme la parole, en réalité aussi robuste et coriace qu'une lettre. Il y a le moment, informatif et apparemment irresponsable, où les méls circulent, et c'est bien, c'est une économie de temps et d'énergie. Et il y a le moment où il faut faire cesser le mauvais infini de leurs

insatiables répliques. Saisir son téléphone n'est plus alors, comme autrefois, un acte futile de bavardage, mais un acte à la fois d'humanité et de sauvegarde de la pensée : tous les coups de fil de Didier avaient ce caractère salvateur de soulagement, parce qu'ils étaient tous passés au bon moment. De mon côté, assez souvent noyée dans des détails aveuglants, assez souvent possédée par un mauvais génie qui me fait « peindre le diable au mur » comme disent les Allemands, je me livrais au plaisir pervers de la lamentation, accablant la terre entière de ma propre incapacité à prendre du recul, je m'entendais dire par mon mari : « mais téléphone donc à Didier ! ». Il voyait clair et savait que ce coup de fil, en apportant une solution, non seulement me soulagerait, mais le délivrerait d'une furie en faisant basculer les choses du côté de la bonne humeur. Didier, ton sens de l'à-propos, ton flair pour saisir le bon moment, le « kairos », fut précieux, et pas seulement pour la Société française de philosophie.

Je voudrais évoquer, pour terminer cet hommage personnel, un sujet que nous abordions souvent Didier et moi, en forme de joute intermittente et jubilatoire. Cher Didier, je profite honteusement de la situation, maintenant que tu es aux Champs Elysées et que moi je suis ici, bavarde parmi les mortels. Bien que j'aie offert, après l'avoir médité, ton très sérieux et très amusant petit livre sur le football à mon filleul, non franchement, je continue à préférer le rugby - summum du mouvement contraire, du déploiement des grandeurs et des maladresses. En tout cas, le but, peu importe qu'il soit aplati à la main derrière des poteaux ou tiré au pied dans une cage, tu l'as marqué auprès de nous, pour nous, élégamment, fortement, pour toujours.